

L'ART DE LA PERSONNALITÉ

I

Être un homme est une chose, avoir une personnalité en est une autre, c'est-à-dire être un homme en complétant l'individualité, en quoi réside le but de la venue de l'être humain sur cette terre. Les anges furent créés pour chanter les louanges du Seigneur, les djinns, pour imaginer, rêver, méditer ; mais l'homme a été créé pour que son caractère fasse preuve d'humanité. C'est ce qui fait de lui une personnalité.

La vie présente bien des difficultés, amis apprendre, connaître, et pratiquer l'art de la personnalité, c'est ce qui est le plus difficile. On dit que la nature est créée par Dieu, et l'art par l'homme ; mais à vrai dire, en créant la personnalité, Dieu achève Son art divin. Ce n'est pas ce que le Christ a enseigné qui inspire la dévotion de ceux qui L'aiment ; ils discutent en vain Ses enseignements. L'amour et l'admiration de ceux qui Lui sont dévoués sont causés par ce qu'Il était Lui-même.

Lorsque Jésus-Christ dit aux pêcheurs : « Venez, je vous apprendrai à être pêcheurs d'hommes, » que voulait-Il laisser entendre ? Cela signifiait : « Je vous enseignerai l'art de la personnalité, qui deviendra comme un filet dans cet océan de la vie. » Chaque cœur, en effet, quel que soit son degré d'évolution, se trouvera attiré par la beauté de l'art de la personnalité. Que cherche l'humanité chez son semblable ? Qu'attend l'homme de son ami. Il le voudrait riche, d'une situation élevée, puissant, possesseur de qualités merveilleuses ou d'une vaste influence ; mais en plus et au-dessus de tout, l'homme attend de son ami des qualités humaines qui constituent l'art de la personnalité. Si son ami manque de cet art, toutes les qualités mentionnées plus haut lui seront inutiles et n'auront que peu de valeur pour lui.

Comment apprendre cet art, demandera-t-on ? Nous l'apprenons par notre amour de l'art, de la beauté dans toute la variété de ses aspects. L'artiste apprend son art en admirant la beauté. Par la connaissance profonde de la beauté on apprend l'art des arts, l'art de la personnalité.

L'homme peut posséder mille qualités, une situation, une haute position, il peut posséder tous les biens terrestres ; il est cependant pauvre si l'art de la personnalité lui fait défaut. C'est par cet art que l'homme fait preuve de cette noblesse apanage du Royaume de Dieu.

L'art de la personnalité n'est pas une qualité. Il est le but de la création de l'homme ; il le conduit vers ce but par l'atteinte duquel il trouve sa pleine satisfaction. Par cet art l'homme non seulement se satisfait à lui-même, mais il plaît à Dieu. Cette pantomime terrestre se joue pour le plaisir du Roi de l'Univers que les Hindous ont nommé Indra et devant qui chantent les Gandhavas et dansent les Upsaras. Cette histoire signifie que le destin de chaque âme est de danser à la cour d'Indra. En réalité l'art de la personnalité c'est apprendre à danser parfaitement à la cour d'Indra.

Celui qui dit : « Comment puis-je danser ? Je ne le sais pas, » celui-là est la cause de sa défaite. Aucune âme n'a été créée pour rester à l'écart en spectatrice ; toute âme est créée pour danser à la cour d'Indra. Celle qui refuse, certainement montre son ignorance du grand but pour lequel se joue tout le drame sur la scène terrestre.

II

Dans le caractère, la reconnaissance est comme le parfum de la fleur. Quelque instruit qu'on soit et apte à remplir sa tâche quotidienne, si la reconnaissance fait défaut, on manque cette beauté de caractère qui est comme le parfum de la personnalité. Si nous savions apprécier jusqu'à la moindre marque de bienveillance, nous développerions cet esprit dans notre nature. En apprenant ceci, nous nous élevons au point où nous commençons à réaliser la bonté de Dieu pour nous. Nous ne pouvons jamais être assez reconnaissants de Sa compassion Divine.

Le grand poète Soufi, Sa'adi, nous apprend que la reconnaissance est un moyen d'attirer la faveur, le pardon et la miséricorde de Dieu, dans lesquels réside le salut de notre âme. La vie nous offre bien des raisons de reconnaissance malgré toutes les difficultés et les ennuis d'ici-bas. Comme le dit Sa'adi : « Le soleil et la lune, la pluie et les nuages, tous s'occupent de préparer ta nourriture ; tu es vraiment injuste de ne pas l'apprécier en rendant grâce à Dieu. » On ne peut pas tout de suite apprendre à reconnaître la bonté Divine ; il faut du temps pour la comprendre. Mais nous pouvons reconnaître les marques de bienveillance de ceux qui nous entourent ; si nous voulons être reconnaissants, nous pouvons l'être. En agissant ainsi l'homme développe en lui la reconnaissance ; il l'extériorise en pensée, en paroles et en actes sous une exquise forme de beauté. Aussi longtemps qu'on pèse et qu'on mesure, tant qu'on dit : « Voilà ce que j'ai fait pour vous, et voilà ce que vous avez fait pour moi, » « A quel point j'ai été bon pour vous, et à quel point vous avez été bon pour moi, » on perd son temps à discuter d'une chose que les mots ne peuvent exprimer. En faisant ainsi on arrête cette fontaine de beauté qui jaillit des profondeurs de notre cœur. La première leçon dans le chemin de la reconnaissance, est d'oublier totalement ce que nous avons fait pour notre prochain et de ne nous rappeler que ce qu'il a fait pour nous . Pendant tout le voyage sur la route spirituelle il nous importe avant tout d'oublier le faux ego afin d'arriver un jour à la réalisation de cet Etre que nous appelons Dieu.

On raconte l'histoire d'un esclave nommé Ayaz. Il fut amené devant le roi avec neuf de ses compagnons, le roi devant choisir l'un d'eux pour en faire son serviteur personnel. Le roi sage remit un verre de vin entre les mains de chacun de ses esclaves en leur ordonnant de le jeter à terre. Tous obéirent à l'ordre. Le roi demanda à chacun d'eux : « Pourquoi as-tu jeté le verre ? » « Puisque tel était l'ordre de votre Majesté, »

répondirent-ils. C'était la vérité simple, la vérité nue. Ayaz, le dixième, vint et dit : « Pardon, Sire, je regrette d'avoir agi ainsi. » Il savait que le roi connaissait bien l'ordre qu'il avait donné lui-même ; en répondant : « Vous m'avez commandé de jeter le verre, » il n'aurait rien appris de nouveau au roi. Cette beauté d'expression lui gagna la faveur du roi ; il choisit Ayaz pour son serviteur. En peu de temps celui-ci obtint la confiance du roi qui lui confia la garde de ses trésors parmi lesquels se trouvaient des bijoux de grand prix. Nombreux furent ceux qui jalouèrent Ayaz qui, de simple esclave devenait trésorier royal, situation enviée. À peine apprit-on qu'Ayaz était devenu le favori du roi que l'on commença à raconter de nombreuses histoires sur son compte afin de le faire tomber en disgrâce. On racontait entre autres qu'Ayaz entra chaque jour dans la chambre où les bijoux étaient enfermés dans le coffre-fort et que petit à petit il les volait. « Je ne puis le croire, » répondit le roi, « montrez-le-moi. » Alors qu'Ayaz venait de pénétrer dans la chambre des trésors, on fit venir le roi et on le plaça à un endroit où, par un trou, il pouvait voir ce qui se passait. Et voici ce que vit le roi : Ayaz, une fois entré, ouvrit le coffre-fort, et qu'en sortit-il ? Les vieux haillons qu'il portait quand il était esclave. Il les baisa, les pressa contre ses yeux et les posa sur une table. De l'encens brûlait et tout ce qu'il faisait présentait un caractère sacré. Il revêtit alors ses haillons et se regarda dans le miroir ; il se parlait à lui-même comme s'il disait une prière. « Écoute, » dit-il, « O Ayaz, vois ce que tu fus un jour. C'est le roi qui t'a fait ce que tu es, il t'a donné la garde de ses trésors. Considère ce devoir comme le gage le plus sacré, et cet honneur comme le privilège, l'amour et la bienveillance du roi. Sache que ce n'est pas parce que tu en es digne que tu es arrivé à cette situation. C'est grâce à la grandeur du roi, à sa bonté, sa générosité, qu'il a négligé tes défauts et qu'il t'a accordé ce rang, cette situation, pour lesquels actuellement on t'honore. N'oublie donc jamais ton premier jour, le jour où tu entras dans cette ville. C'est le souvenir de ce jour qui te permettra de rester au diapason voulu. » Puis il retira ses haillons, les replaça au même endroit dans le coffre-fort, et sortit. Que vit-il alors. Le roi, devant qui il se prosterna, qui l'attendait avec impatience pour l'embrasser et lui dit : « Ayaz, quelle leçon tu m'as donnée ! C'est cette leçon qu'il nous faut tous apprendre quelle que soit notre situation. Devant ce Roi, en la présence de Qui nous sommes tous des esclaves, rien ne doit nous faire oublier cette faiblesse dont Il nous a sortis et dont Il nous a relevés pour nous amener à la vie afin que nous agissions, que nous comprenions et nous vivions une vie de joie. On me racontait que tu avais volé des bijoux de ma trésorerie, mais en venant ici, j'ai découvert que tu as volé mon cœur. »

III

Toute impulsion possède une influence sur la parole et sur l'action. C'est pourquoi naturellement chaque impulsion exerce son plein pouvoir sur les paroles et les actes à moins qu'elle ne soit contrôlée.

Il existe deux types d'individus : ceux qui ont acquis le pouvoir de contrôler leurs paroles et leurs actes au moment du complet exercice de leur pouvoir en s'exprimant brusquement ; et ceux qui machinalement permettent au cours naturel de l'impulsion de se faire jour dans leurs paroles et leurs actes, sans y penser. Celui qui appartient à la première catégorie est le gentilhomme, celui de la seconde est l'homme ordinaire.

La délicatesse, dans l'art de la personnalité est la qualité primordiale ; on peut dans tous les arts constater son action comme action principale. Que ce soit en peinture, en dessin, en lignes et en couleurs, c'est cette délicatesse de sentiments qui en appelle le plus l'âme. Nous pourrions constater le même phénomène en musique. Un musicien peut posséder les qualités requises de virtuosité et de technique ; c'est cependant la douceur de son toucher qui rend la beauté.

C'est surtout la délicatesse qui forme le raffinement. Mais d'où vient-elle ? Elle découle de la considération, et on l'exerce par le contrôle de soi-même. Un proverbe hindou dit : « Plus on est faible plus on est disposé à s'irriter. » La raison en est qu'on manque de contrôle sur ses nerfs. L'absence de douceur provient souvent d'un manque de contrôle sur soi-même. Sans doute c'est par les égards qu'on apprend à être délicat. Il faut apprendre à réfléchir avant de parler ou d'agir, et de plus il ne faut pas oublier l'idée de beauté. On doit savoir qu'il ne suffit pas de parler ou d'agir, mais qu'il faut nécessairement le faire en beauté.

Le développement des nations et des races s'exprime par la douceur, de même que le progrès de l'évolution de l'âme. Si les nations, les races, les individus manquent de délicatesse, ils montreront une évolution arriérée. À notre époque l'art de la personnalité paraît bien négligé. L'homme grisé par la vie cupide et l'esprit de compétition, retenu par le commercialisme du temps présent, reste prisonnier des besoins quotidiens et perd de vue la beauté nécessaire à l'âme. Dans toutes les branches de la vie : science, art, philosophie, l'intérêt de l'homme reste imparfait par l'absence de l'art de la personnalité. Combien juste est la distinction faite dans la langue anglaise : homme et gentilhomme.

IV

Une tendance se cache derrière l'impulsion de l'homme qu'on peut appeler une tendance persuasive. Elle peut se manifester sous une forme grossière ou sous une forme subtile. Sous le premier aspect c'est une faute, sous le second c'est une erreur. Lorsque cette tendance est exprimée brutalement on insiste pour que votre interlocuteur soit d'accord avec vous, pour qu'il vous écoute ; on discute avec lui pour le faire agir selon vos désirs, on lui cherche querelle, on se montre désagréable. Celui qui agit ainsi arrive souvent à la réalisation de ses désirs par force de volonté, ou bien parce que la situation qu'il occupe est plus élevée que celle de l'autre. Cette manière de procéder l'encourage à suivre cette même méthode jusqu'à ce qu'il subisse un échec, si jamais il en éprouve un.

La seconde manière de persuasion est la persuasion douce, en faisant pression sur la bienveillance de quelqu'un, sur sa bonté, sa politesse, en épuisant sa patience et en mettant sa sympathie à l'épreuve jusqu'au bout. En agissant ainsi les gens pour le moment arrivent à ce qu'ils veulent, mais ils finissent par ennuyer tous ceux qui ont été mis à l'épreuve par leur persuasion. Ceci ne prouve-t-il pas que d'arriver à la réalisation de ce qu'on souhaite n'est pas aussi difficile que d'avoir de la considération pour les sentiments d'autrui ? Il est bien rare de trouver ici-bas quelqu'un qui ait le respect de sentiments des autres, même en sacrifiant la réalisation de ses propres désirs. Tout le monde cherche la liberté, mais pour soi-même. Si on cherchait la liberté d'autrui, on serait un véritable franc-maçon.

La tendance persuasive est sans doute une preuve de grande force de volonté ; elle fait sa proie de la faiblesse de ceux qui consentent et qui cèdent par amour, sympathie, bonté, bienveillance, ou politesse. Mais il y a une limite à tout ; le temps arrive où le fil se casse. Un fil n'est qu'un fil, ce n'est pas un câble d'acier. Le câble lui-même se casse lorsqu'on tire trop fort. Tout le monde ne peut pas comprendre la délicatesse du cœur humain. Les sentiments humains sont trop subtils pour la perception ordinaire. À quoi ressemble l'âme qui développe sa personnalité ? Elle n'est pas comme la racine ni comme la tige d'une plante, non plus comme les branches ou les feuilles. C'est une fleur, une fleur avec son parfum, sa couleur et sa délicatesse.

Toute la manifestation est l'expression de cet esprit du Logos qui en terminologie Soufi se nomme Kibria. Dans tous les êtres cet esprit se manifeste sous forme de vanité, d'orgueil, ou d'amour-propre. Si cet esprit n'avait pas travaillé en chaque être comme thème central de la vie, le bien ni le mal, ni grand ni petit n'auraient existé ici-bas. La vertu et le mal ne sont que les résultantes de cet esprit. L'art de la personnalité est de raboter les angles rugueux de cet esprit de vanité, qui blessent et font souffrir ceux que nous rencontrons dans la vie. Parler sans cesse de soi-même trouble autant de fois l'esprit de ceux qui vous écoutent.

La vanité qui s'exprime crûment se nomme orgueil, sous une forme adoucie elle se nomme vanité. Les gens ont souvent appris à s'exprimer et à agir poliment ; si cependant cet esprit de vanité est marqué, malgré les belles manières et le langage choisi, il ressort et résonne dans les pensées, les paroles et les actions de l'homme en criant bien haut : « Je suis, je suis. » Alors même que l'homme vaniteux garderait le silence, l'expression de son regard suffirait à dévoiler sa vanité. C'est ce qu'il y a de plus difficile à supprimer et à contrôler. Dans la vie des adeptes la lutte n'est pas tant contre les passions et les émotions, car tôt ou tard elles peuvent être contrôlées par un effort plus ou moins grand ; mais la vanité, elle, grandit toujours. Si on coupe la tige, on cesse alors de vivre, car elle est le « moi » véritable, l'ego, l'âme, ou le Dieu intérieur ; on ne peut pas nier son existence. Si on lutte contre la vanité, on l'embellit de plus en plus et on rend ainsi tolérable ce qui sous sa forme grossière est intolérable.

On peut comparer la vanité à une plante magique. Si, dans un jardin, on la voyait pousser comme une plante épineuse et qu'on la coupe, elle repousserait à un autre endroit du même jardin comme un arbre fruitier ; en la coupant encore elle jaillirait comme un rosier aux fleurs parfumées. Elle existerait quand même mais sous une forme plus belle, procurant le bonheur à ceux qui la touchent.

C'est pourquoi l'art de la personnalité n'apprend pas à déraciner la vanité, ce qui est impossible tant que vit l'homme. On peut détruire son apparence rugueuse pour qu'après plusieurs morts elle se manifeste comme la plante de désirs.

VI

En étudiant l'art de la personnalité, on ne peut omettre la considération de la dignité qu'on peut appeler en d'autres mots le respect de soi-même. Si on demande ce que c'est et comment ce principe peut être mis en pratique, on peut répondre que toute légèreté ou tendance à la frivolité doit être déracinée de la nature humaine, pour que l'homme puisse conserver cette dignité qui pour lui est précieuse. Celui qui ne s'en soucie pas n'a pas à s'en inquiéter ; seuls s'en inquiètent ceux qui comprennent l'importance du respect de soi-même. L'homme qui a le respect de lui-même sera respecté par les autres sans qu'ils prêtent attention à son pouvoir, à sa richesse, à sa situation ou à son rang ; quelle que soit sa position ou sa situation dans la vie, cet homme inspirera le respect.

« La légèreté ne tient-elle aucune place dans la vie, » pourra-t-on demander, « ou est-elle inutile ? » Tout est nécessaire, mais tout doit venir à temps. La dignité ne consiste pas à faire une longue figure, le respect ne demande pas qu'on fronce les sourcils, ni l'honneur qu'on raidisse les membres ; la dignité ne réclame pas la tristesse ou l'air déprimé. Il faut seulement assigner nos activités à l'heure convenant. Il y a un temps pour rire, il y a un temps pour être sérieux. Le rire perd son pouvoir si l'on rie tout le temps ; l'homme toujours gai n'aura pas le prestige que réclame la société. La légèreté est souvent cause que l'homme offense son semblable sans cependant avoir l'intention de le faire.

Celui qui n'a pas le respect de soi-même n'aura pas le respect des autres. Il peut croire, momentanément, qu'il est au-dessus des conventions, libre de s'exprimer et de sentir comme bon lui semble, mais il ignore que cela le rend aussi léger qu'un morceau de papier flottant dans l'air de côté et d'autre, agité par le vent. La vie est un océan sur lequel à mesure qu'on gagne le large, il faut un bateau plus lesté.

Ainsi dans la mer de la vie, l'homme sage a besoin d'un certain poids moral qui donne de l'équilibre à sa personnalité. La sagesse donne ce poids, son absence est une preuve de sottise. La cruche pleine d'eau est lourde, l'absence d'eau la rend légère, tout comme l'homme sans sagesse qui fait preuve de frivolité.

Plus on l'étudie et plus on comprend l'art de la personnalité, plus on réalise que c'est dans l'ennoblissement du caractère que réside l'avancement vers le but de la création.

Toutes les vertus comme les manières raffinées et les belles qualités résultent de la noblesse du caractère. Mais qu'est la noblesse de caractère ? C'est la largeur de vue.

VII

L'homme d'esprit noble aura comme qualité naturelle de son caractère l'estime de sa parole qu'on nomme parole d'honneur. Sa parole ne fait qu'un avec lui ; il peut en arriver au point de sacrifier sa vie pour elle. Celui qui est parvenu à ce degré d'évolution n'est pas loi de Dieu. Il est dit à plusieurs reprises dans les Ecritures Saintes : « Si tu veux Nous voir, vois Nous dans Nos paroles. » Si l'on peut percevoir Dieu dans Ses paroles, on peut dans ce qu'elle dit distinguer l'âme véritable.

Dans les mots que prononce l'homme on peut découvrir le plaisir, le mécontentement, la douceur, l'amertume, l'honnêteté, la malhonnêteté, car la parole est l'expression du sentiment. Qu'est l'homme ? L'homme est sa pensée et son sentiment. Qu'est la parole ? C'est l'expression de l'homme, l'expression de son âme.

Cet homme sur la parole duquel on peut compter, est digne de confiance. Aucune des richesses de ce monde ne peut être comparée à une seule parole d'honneur. L'homme qui dit ce qu'il pense fait preuve de cette vertu de spiritualité. Révoquer sa parole, pour celui qui est sincère, est pire que la mort, car c'est reculer au lieu d'avancer. Toute âme s'en va vers son but, et l'homme qui va vraiment de l'avant le montre dans ce qu'il dit. À l'heure actuelle il a fallu créer nombre de tribunaux et d'avocats, il a fallu construire de nombreuses prisons qui chaque jour sont plus garnies. C'est la preuve du manque de cette vertu estimée depuis le début de la civilisation par tous ceux dont l'esprit est noble. Par cette qualité l'homme montre sa vertu humaine, car cette qualité n'appartient pas qu'aux animaux ; elle n'est pas non plus l'attribut des anges.

Qu'est la religion ? La religion au vrai sens du mot est au-dessus de toute explication. C'est un fil ténu trop délicat pour qu'on puisse le toucher, car il est trop sacré pour être touché. C'est l'idéal qui peut être pollué lorsqu'on l'effleure, et qu'on peut découvrir dans cette sensibilité qu'on pourrait aussi appeler spiritualité, estime de la parole.

Beaucoup ici-bas ont dû faire des sacrifices ; ils ont été sujets aux souffrances, aux douleurs. Ce n'était que pour éprouver la vertu de leur parole, car toute vertu doit prouver son évidence en passant par le feu de l'épreuve, après quoi seulement elle devient une vertu solide. On peut s'exercer à acquérir cette vertu dans la moindre action de la vie quotidienne. Lorsqu'un homme dit tantôt une chose, tantôt une autre, son propre cœur commence à douter de lui. Parmi les grandes âmes qui de temps à autre ont paru sur la terre et ont donné la preuve de grandes vertus, le respect de la parole d'honneur a été la vertu la plus marquante. Avant qu'il ne paraisse au monde comme Prophète, Mahomet avait reçu de ses camarades le nom d'« Amin, » ce qui veut dire

« digne de confiance. » Depuis des siècles les Hindous connaissent l'histoire d'Haris Chandra ; l'exemple qu'il a donné est resté gravé dans l'esprit de la race entière. L'histoire d'Hatim, un Soufi chez les Zoroastriens, a été la source de grande inspiration chez les Persans. Dans toutes les parties du monde et à tous les âges, ceux qui réfléchissent et qui sont idéalistes estimeront avant tout la parole d'honneur.

VIII

On trouve plus ou moins distinctement en toute âme le sens et la tendance d'économie. Si cette tendance est mise en pratique envers ceux qui nous entourent et avec lesquels nous entrons en contact, on développe sa personnalité. Le désir de ménager quelqu'un en faisant preuve de patience, au lieu d'éprouver la sienne au maximum, c'est là une tendance d'économie, une compréhension élevée d'économie. S'efforcer d'épargner l'emploi de l'énergie de son semblable, sous forme de pensée, de parole ou d'action, c'est augmenter la beauté de notre propre personnalité ; en même temps on économise l'énergie de l'autre. Celui qui ignore ceci devient un frein pour son prochain. Il peut agir innocemment ; mais il peut être ennuyeux n'ayant aucun égard pour sa propre énergie et ne pensant pas aux autres. Cette considération se fait jour à partir du moment où l'on commence à comprendre la valeur de la vie. Dès que l'homme y réfléchit, il met de côté les pensées, les paroles et les actes inutiles en les économisant. En connaissant la valeur de sa propre vie et de ses actions, on apprend à évaluer celles des autres. Le temps de la vie humaine ici-bas est infiniment précieux, et plus on s'exerce à économiser le temps et l'énergie, plus on sait comment tirer le meilleur de la vie.

Action de parler mise à part, même écouter quelqu'un est une tension continue qui vous prive de votre temps et de votre énergie. Lorsqu'on ne peut pas comprendre, ou du moins qu'on n'essaye pas de comprendre ce qu'un seul mot exprime, et vouloir que ce mot soit développé en une phrase entière, ce n'est certainement pas faire preuve d'économie. L'économie d'argent a bien moins d'importance que celle de sa force vitale et de son énergie, ainsi que de celles des autres. Par amour de la beauté, de la grâce, et du respect, on ne doit pas dépasser la limite.

On ne peut pas traiter sur le même pied d'égalité un ami, une relation ou un étranger. Voici encore un point où l'on doit considérer la question d'économie. Sans le sens d'économie, il se pourrait qu'on mît à un tel degré d'épreuve la bonté, la bienveillance et la patience des autres, qu'à la fin de l'épreuve les deux partis en souffriraient.

L'homme qui dans la vie est assez raisonnable pour défendre son propre intérêt peut être appelé adroit ; mais on peut appeler sage celui qui préserve les intérêts des autres plus que les siens propres, car en agissant ainsi il fait sans le savoir ce qui est également son propre avantage.

C'est ce même sens d'économie qu'on utilise dans les plus petits faits de la vie quotidienne, chez soi et dans ses affaires, si on l'emploie sous une forme plus élevée par la réflexion et l'égard pour ses semblables, cela nous rend plus capables de les servir, et c'est là que réside la religion de toutes les religions.

IX

Après avoir acquis le raffinement de caractère, les mérites et les vertus que réclame la vie, on peut achever la personnalité en éveillant le sens de la justice. L'art de la personnalité forme une statue, un beau spécimen d'art ; mais lorsque s'éveille le sens de la justice, la statue commence à vivre. C'est en effet dans le sens de la justice que ce cache le secret du développement de l'âme. Tout le monde connaît le nom de justice, mais on trouve rarement quelqu'un qui soit naturellement juste, dans le cœur duquel le sens de justice s'est éveillé. Il arrive généralement que chacun prétende être juste alors qu'il est bien loin de l'être.

Le développement du sens de justice réside dans l'altruisme ; on ne peut à la fois être juste et égoïste. L'égoïste peut être juste, mais juste pour lui-même. Il a sa propre loi lui convenant personnellement ; il peut la modifier, et sa raison l'y aidera dans le but de convenir aux exigences de sa vie.

Chaque cœur renferme en lui une étincelle de justice quel que soit, en chacun, le degré d'évolution. Mais celui qui aime la justice souffle pour ainsi dire sur cette étincelle ; il en fait jaillir une flamme dont la lumière éclaire sa vie.

On parle beaucoup de la justice, elle provoque maintes discussions, on se dispute à son sujet. Mais finalement on verra deux personnes argumentant sur un certain point et différant d'idée, chacun croyant être dans le vrai, et qui n'admettront pas que l'un et l'autre ont raison.

La première leçon de ceux qui vraiment apprennent à être justes est celle que le Christ a enseignée : « Ne jugez point afin que vous ne soyez jugés. » Mais dira-t-on : « Si on ne juge pas, comment apprendre la justice ? » Celui qui apprend la justice est celui qui se juge soi-même, et non pas celui qui passe son temps à juger les autres. Si dans cette vie de limitations on s'examinait soi-même, on trouverait en soi une telle quantité de fautes et de faiblesses, et dans nos relations avec les autres tant d'injustices à notre actif, que pour l'âme qui veut vraiment apprendre ce qu'est la justice, sa propre vie lui donnerait matière suffisante pour la mettre en pratique.

On atteint alors un degré dans sa vie, un degré d'élévation, un degré de développement plus complet de l'âme lorsque la justice et la loyauté atteignent un tel sommet qu'on arrive au point d'être sans blâme. On ne reproche plus rien à personne ; et s'il y a matière, c'est à partir de ce moment que l'on commence à voir la justice Divine cachée derrière la manifestation.

Cela vient dans la vie comme une récompense d'en haut, récompense qui est comme un gage de Dieu nous faisant voir tout ce qui paraît juste et injuste dans la lumière resplendissante de la justice parfaite.

X

L'art de la personnalité est comparable à l'art de la musique ; il requiert l'entraînement de l'oreille et la culture de la voix. À celui qui connaît la musique de la vie, l'art de la personnalité vient naturellement ; si l'homme montre l'absence de cet art dans la personnalité, ce n'est pas seulement in artistique mais aussi non musical.

Quand on considère chaque âme comme une note de musique et qu'on apprend à reconnaître quelle note elle représente, si c'est un bémol ou un dièse, une note élevée ou basse, le diapason auquel elle appartient, on devient un connaisseur d'âmes et l'on sait comment se conduire envers chacune d'elles. Dans ses propres actions, dans ses paroles on prouvera cet art ; on s'harmonisera avec le rythme de l'atmosphère, avec le ton d'une personne, avec le thème du moment. Devenir raffiné, c'est devenir musical ; c'est l'âme musicale dont la personnalité est artistique. Le même mot prononcé dans des tons différents change de signification. Un mot dit à propos, et retenu lorsqu'il ne doit pas être prononcé, complétera la musique de la vie.

C'est le désir perpétuel de créer la beauté qui nous aide à développer l'art de la personnalité. Il est curieux de constater à quel point l'homme est disposé à apprendre les raffinements extérieurs, et combien lentes les âmes sont prêtes à développer cet art intérieurement. Il faut se rappeler que les manières extérieures perdent tout leur sens si elles ne sont pas inspirées par une impulsion de beauté.

Par l'histoire d'Indra, le roi du Paradis, à la cour duquel chantent les Ghandavas et dansent les Upsaras, on peut apprendre comment Dieu se montre content de l'homme. Interprété simplement, cela signifie que Dieu est l'essence de beauté ; c'est Son amour de la beauté qui Lui a fait exprimer la Sienna propre dans la manifestation, car c'est l'achèvement de Son désir dans le monde objectif.

Il est parfois amusant de constater combien les bonnes manières dérangent celui qui est fier de sa mauvaise tenue. Il les traitera de frivoles ; son orgueil se trouve blessé par ce qu'il n'a pu acquérir. Celui dont la main ne peut atteindre l'arbre, dira, devant son échec, que les raisins sont aigres. Pour certains, il est trop subtil

de devenir raffinés, tout comme ceux qui n'aiment pas la bonne musique et se trouvent satisfaits d'une musique populaire.

Beaucoup se fatiguent des bonnes manières ; elles leur paraissent étrangères à leur nature. De même qu'il ne faut pas se féliciter de devenir peu musical, de même c'est un manque de sagesse de s'opposer au raffinement. Il faut s'efforcer de développer la beauté, certain que la beauté qui se cache aux profondeurs de l'âme, et que toute expression de beauté sous n'importe quelle forme, sont les signes du développement de l'âme.

XI

L'essentiel dans l'art de la personnalité est d'avoir une attitude amicale exprimée en pensées, paroles et actes sympathiques. Pour avoir cette attitude le champ est illimité ; et quel que soit le degré de développement de la personnalité dans ce sens, il n'est jamais assez grand. On fait preuve de cette attitude amicale dans la spontanéité, la tendance de donner, surtout ce qui nous est cher.

La vie d'ici-bas comporte des obligations sans nombre envers des amis et des ennemis, des relations et des étrangers. On a jamais assez conscience de ses obligations en ce monde, et on ne fait jamais assez l'impossible pour les remplir. Faire plus qu'on ne doit est peut-être au-dessus du pouvoir de chacun, mais en faisant ce qu'on doit, on remplit le but de sa vie.

La vie est une ivresse d'où résulte la négligence. Les Hindous possèdent deux mots : « *dharma* » et « *adharma*, » qui signifie religieux et irréligieux ; « *dharma* » veut dire : le devoir qu'on a dans la vie, et « *adharma* » la négligence de ce même devoir. Celui qui n'a pas conscience des obligations que lui confère la vie envers ceux avec qui elle le met en contact, est vraiment irréligieux. Beaucoup de gens diront : « Nous avons essayé de faire de notre mieux, mais nous ne savions comment faire, » ou bien : « Nous ignorons ce qu'est notre devoir, comment pourrions-nous le savoir ? » Personne en ce monde ne peut enseigner à un autre ce qui est son devoir, et ce qui ne l'est point. C'est à chaque âme de le savoir pour elle-même, par la conscience qu'elle a de ses obligations. Plus sa conscience est grande, plus elle découvrira d'obligations à remplir, et cela sans cesse.

Cependant dans cette lutte perpétuelle ce qui au début pourrait paraître une perte prouvera être un gain, car l'homme se trouvera face à face avec son Seigneur Qui est pleinement éveillé. Les yeux de celui qui, absorbé par l'ivresse de la vie néglige ses devoirs envers ses semblables, seront sûrement éblouis, et son esprit sera épuisé, quand il se trouvera en la présence de Dieu. Ceci ne veut pas dire qu'aucune âme sera privée de la

vision de Dieu, mais seulement que l'âme qui n'aura pas appris à ouvrir ses yeux assez largement, n'aura la vision de Dieu qu'avec les yeux fermés. Toutes les vertus résultent d'une vision large de la vie, toute compréhension vient d'une observation pénétrante de celle-ci. La noblesse de l'âme s'exprime donc dans l'attitude large qu'adopte l'homme dans la vie.